

années du règne d'Hadrien, et notamment à l'arc qui s'élevait *via Lata* et marquait, sur cet axe nord-sud de la ville, l'entrée d'une zone où l'empereur avait fait élever un temple à Matidie et où Antonin le Pieux allait en ériger un à son prédécesseur divinisé. On en retiendra tout particulièrement l'interprétation renouvelée des scènes figurées sur les trois reliefs du Palais des Conservateurs et un quatrième panneau de mêmes dimensions, trop souvent méconnu parce que conservé dans les collections Torlonia, qu'il y a bien lieu d'y associer. Le cinquième article (R. Meneghini – M. Valci, p. 149-168) sort du cadre chronologique de *L'Antiquité classique* et concerne un dépôt monétaire du XVI^e siècle mis au jour sous le monastère de S. Urbano, au forum de Trajan. Au nombre des activités de la « Sovrintendenza Capitolina » durant la période 1998-2015, détaillées dans un gros rapport (p. 169-380), on signalera surtout les recherches conduites dans le tombeau des Scipions, dans les thermes de Trajan sur l'Oppius (avec la découverte d'une exceptionnelle mosaïque pariétale, p. 195-201, fig. 7-16), au Capitole (temple de Jupiter Capitolin), aux forums impériaux (*basilica Ulpia* et marchés de Trajan), au mausolée d'Auguste, au portique d'Octavie, au stade de Domitien et au *Circus Maximus*, et de nombreuses opérations de restauration dans toute la ville.

Jean Ch. BALTZ

Jennifer F. STEPHENS & Arthur E. STEPHENS, *Pompeii. A different perspective. Via dell'Abbondanza, a long road, well traveled*. Atlanta, Lockwood Press, 2017. 1 vol. relié, 33 x 23 cm, XII-109 p., nbr. ill. coul. Prix : 49.95 \$. ISBN 978-1-937040-78-9.

Il n'y a pas, nous semble-t-il, titre plus adéquat pour cet ouvrage qui offre une documentation photogrammétrique inédite et singulière d'une des voies les plus parcourues au fil des siècles de la ville antique de Pompéi : la voie de l'Abondance. Cet ouvrage est le fruit d'un projet de recherche mené par J. et A. Stephens de 2005 à 2014. Prenant ses racines dans une série de tests d'orthomosaïques effectuée dès 2002 sur les façades de la voie Consolare, le projet prend une ampleur importante à partir de 2005. Réaffinant et améliorant leur protocole de prise d'image, c'est au cours de quatre campagnes d'acquisition topographiques et photographiques que les auteurs ont réalisé l'archivage complet de l'architecture des façades de la voie de l'Abondance. Située au cœur de la ville antique, s'étendant sur plus de 900 mètres de la porte du Sarno au forum, cette voie est bordée de bâtiments publics, de résidences élitaires, de maisons et autres magasins. Considérant ces caractéristiques, le choix de ce lieu s'est imposé de manière naturelle aux auteurs puisqu'il leur est apparu comme le reflet le plus authentique de la diversité des activités quotidiennes antiques. L'ouvrage s'organise autour de cinq grands axes. L'introduction reprend la genèse du projet en insistant sur les enjeux de la documentation collectée au cœur de ce site archéologique unique, mais en péril. Devant la fragilité et la dégradation inéluctable des structures archéologiques soumises à diverses pressions (climatiques, sismiques, humaines), ces images précises et de haute qualité constituent un outil essentiel pour la communauté scientifique, servant de base à la fois à de futures études académiques, aux travaux de conservation et de restauration ainsi qu'à la dissémination muséologique. On mesure le travail accompli dans la seconde partie de l'ouvrage : le lecteur est en effet amené, au fil des pages, à progresser le long de la voie de l'Abondance, du forum à l'extré-

mité orientale du site, à travers trente-trois orthomosaïques. Le choix d'un format à l'italienne permet de présenter chaque planche photographique, illustrant respectivement une *insula* de la voie, sur une double page. Les deux côtés de la voie sont exposés en continu, en premier lieu les *insulae* du côté nord (*regio* VII, IX, III ; p. 6-39), puis celles du côté sud (*regio* VIII, I, II ; p. 40-75). Sur chaque orthomosaïque, les différents bâtiments et structures constitutifs de l'*insula* ont été légendés. S'il y a lieu, la date des fouilles des édifices, leur dénomination et leurs fonctions sont notifiés. Une carte insérée en bas de chaque photographie permet de visualiser le cheminement et la répartition des bâtiments le long de la voie. Ces photographies à haute résolution offrent une vision inédite de la voie, livrant un point de vue impossible à obtenir *in situ* en raison de l'étroitesse de la rue (3-6 mètres de large) et de l'abondance de visiteurs. Cet angle de vue permet ainsi d'apprécier au plus près les détails architecturaux, mais aussi d'évaluer la diversité fonctionnelle des bâtiments. La troisième partie du livre retrace l'histoire des fouilles archéologiques menées sur cet axe, depuis la découverte du site par D. Fontana en 1594 jusqu'au dégagement complet de la voie dans les années 1950. Cet historique permet de rendre hommage aux diverses équipes qui se sont succédé et de retracer l'évolution des techniques de fouilles, d'enregistrement et de restauration des vestiges. L'hommage le plus évident est rendu à l'équipe de V. Spinazzola qui a mis au jour, de 1911 à 1923, plus dix-huit *insulae* le long de cette voie, en portant une attention toute particulière à la consolidation et la conservation des étages supérieurs de certains bâtiments. J. et A. Stephens insistent également sur les importantes destructions causées par les bombardements accidentels alliés de 1943 et qui ont touché pas moins de quinze *insulae*. L'évocation de ces destructions permet d'introduire la réflexion de la quatrième partie de l'ouvrage dans laquelle les auteurs mettent en exergue l'un des enjeux fondamentaux des images recueillies : enregistrer de manière précise et détaillée l'aspect extérieur des édifices avant leur dégradation et leur éventuelle disparition totale. Les auteurs soulignent la vulnérabilité de ces structures archéologiques depuis leur mise au jour ; en comparant la documentation actuelle avec les archives de fouilles de cinq *insulae*, ils mettent en lumière la nature et l'importance des dégradations visibles (disparition des enduits, obscurcissement des fresques, fragilité des structures, destructions causées par les bombardements, les séismes...). Bien qu'apparaissant peu positif puisque plus de la moitié des bâtiments présente des dégâts qui ne peuvent être restaurés, le bilan de cette étude ne fait que renforcer la nécessité de poursuivre les travaux de restauration entamés en 2012 par le « Great Pompeii Project », en orientant notamment la maintenance vers de nouvelles zones du site. La dernière partie du livre est consacrée à l'explication de la méthodologie d'acquisition des images : le protocole mis en place par J. et A. Stephens combine deux outils, alliant ainsi la précision géométrique au réalisme photographique. Tout d'abord, une série de points est relevée sur la façade de chaque bâtiment à l'aide d'une station totale afin d'obtenir un dessin orthographique d'élévation. Sur cette représentation graphique, l'ensemble des clichés photographiques est ensuite incorporé, à échelle et résolution identiques. Outre la qualité scientifique du travail, la qualité graphique de la publication est à souligner. Les clichés photographiques de haute qualité qui accompagnent le propos, en complément des orthomosaïques, ne peuvent laisser indifférent le lecteur qui, dès le prologue, est

plongé dans l'animation quotidienne de ce quartier antique. Les orthomosaïques sont également accessibles en plus grand format sur le site Internet :

<<http://www.pompeii Perspectives.org>>.

Alexandra BOUCHERIE

Saskia STEVENS, *City Boundaries and Urban Development in Roman Italy*. Louvain, Peeters, 2017. 1 vol. broché, XII-323 p. (INTERDISCIPLINARY STUDIES IN ANCIENT CULTURE AND RELIGION, 16). Prix : 79 €. ISBN 978-90-429-3305-7.

La ville romaine est depuis longtemps abordée à partir des monuments qui la composent, que ceux-ci soient pris isolément ou dans le cadre de syntaxes urbaines restituées au prix d'exégèses savantes sur la topographie ou les typologies monumentales. Ce constat donne un intérêt incontestable au livre de Saskia Stevens qui choisit non pas d'aborder la ville romaine de l'intérieur, mais par l'extérieur, autrement dit en étudiant ses limites et sa périphérie trop souvent définie par les seules nécropoles. Étudier les limites et la périphérie d'une ville revient en effet à réfléchir d'abord à la définition juridique donnée au sol urbain à l'époque romaine (tout ce qui n'appartient pas à la ville est rejeté à l'extérieur des murs), ensuite et forcément aux évolutions de l'urbanisme : le développement d'une ville ou sa rétraction ont forcément des conséquences sur la définition et l'organisation des marges. Un tel sujet imposait de réfléchir au sens donné à l'époque romaine aux limites urbaines et de revenir aux notions, obscures il faut bien l'avouer, de *pomerium* et de *sulcus primigenius*. On comprend, en lisant le premier chapitre du livre, que la notion de *pomerium* comme limite rituelle est sans doute trop souvent prise au pied de la lettre. D'abord parce que la notion a un sens politique marqué, profondément ancré dans la tradition romaine, ce qui explique pourquoi les empereurs ont modifié les limites du *pomerium* ancestral dans un acte qui qualifiait surtout l'expression et l'extension du pouvoir impérial dans la Ville. Ensuite, parce que le problème est encore plus compliqué dans les villes d'Italie ou du monde romain, sachant bien entendu qu'il est par définition inutile de rechercher un *pomerium* dans les villes pérégrines de l'Empire. En revanche, la question se pose pour les colonies, comme le relève S. Stevens, sans qu'il soit d'ailleurs nécessaire de chercher des traces rituelles spécifiques ou celles d'un soc de charrue. Ce qui est en cause est bien la matérialisation des limites juridiques du sol urbain et de son articulation avec le *locus publicus* qui forme les marges de l'agglomération. Cet espace public qui constituait le prolongement proprement dit de l'espace urbain était en effet à la fois une réserve foncière, un lieu utilitaire et un lieu de représentation du pouvoir de la communauté civique. C'est sur ce terrain notamment, dont la valeur était exprimée par la proximité des portes de la ville, qu'étaient pris les lots funéraires offerts aux citoyens méritants. Dans l'expression des limites urbaines, la muraille jouait évidemment un rôle central, politique et symbolique, bien rappelé par S. Stevens qui note que le mur d'enceinte préservait des entités indésirables qui étaient reléguées à l'extérieur de la ville, les ennemis, les morts ou les corps professionnels jugés impurs et les ordures. L'existence d'une limite fixe comme la muraille pose la question de la gestion même de la transformation des limites urbaines qui est traitée dans le troisième chapitre du livre. Une part importante est alors donnée à la ville de Pompéi qui fournit, comme souvent dans les études sur l'urbanisme, un mer-